

Un an

Ulysse Hubert

Number 8, 2008

Dépanneurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hubert, U. (2008). Un an. *Biscuit Chinois*, (8), 92–97.

Ulysse Hubert [bis]

un an

Aujourd'hui, il fêtait son premier anniversaire. Il était grand. Une chandelle solitaire, perdue comme une île au milieu d'un gros gâteau aux carottes. Il était rendu pas mal vieux pour un premier anniversaire, mais ça faisait un an qu'il n'avait pas mis un sou dans une machine et il fallait fêter ça. Un an. Assez pour se tenir debout et faire ses premiers pas seul, mais encore pas très solide sur ses pattes. Encourageant à voir, mais restait toujours cette crainte qu'il se pète la gueule sur le coin d'une table, qu'il s'écrase la tête au plancher.

Le groupe d'anciens *gamblers* soulignait cet anniversaire dans la salle paroissiale de banlieue, lieu de leurs rencontres hebdomadaires. Dans ce cube vert pâle, ça sentait la petite misère, la transpiration et le parfum cheap, ça clopait des rouleuses comme au bingo et tout le monde avait les traits tombants, étirés par une vie qui veut vous clouer les tripes au sol. Qu'est-ce que je faisais là ? Qu'est-ce que mon père faisait là ? C'est vrai, c'était son anniversaire, il était grand. Ce soir-là, c'était moi le père et lui l'enfant. Il avait un an.

Avant d'en arriver au gâteau, il y avait le cérémonial habituel, commençant par une petite prière, pour implorer le Christ encore saignant des pieds et des mains de les empêcher de jeter leur argent par des fenêtres grandes ouvertes, d'aller aux courses, le mors aux dents, claquer leur dernière paye, ou de parier les cadeaux de fête des enfants sur la prochaine game des Canadiens. Je me demandais bien ce qu'il venait faire là-dedans, ce Christ-là. Qu'est-ce qu'il devait s'en battre les couilles de tous ces gens qui attendaient la mort en défiant le hasard, de ces ombres d'eux-mêmes qui monologuaient devant la *slot machine*, espérant son indulgence. S'il était partout et tout-puissant, s'il venait en aide et répondait « oui oui oui » autant à ceux qui dilapidaient leur argent en effritant leur dignité au passage qu'à ceux qui en profitaient à l'autre bout, il était clairement en conflit d'intérêt, le Christ. Déjà, je commençais à avoir mal à la tête, comme si on venait d'y déposer une couronne d'épines, et un peu mal au cœur, comme si j'en avais un.

Après la prière, les présentations de routine et la routine administrative, c'était le moment du partage. Le partage consistait en un témoignage. À chaque rencontre, une personne prenait son courage à deux mains et racontait sa vie sans pudeur. La femme qui s'amenait à l'avant avait de fragiles yeux verts cernés d'un visage suintant le malheur et l'ennui. Elle a pris en même temps que nous une profonde respiration et s'est avancée publiquement.

— Bonsoir, je m'appelle Manon et je suis joueuse compulsive.

La salle, dans son nuage de cigarette, a répondu en chœur, comme à la petite école :

— Bonsoir Manon.

Elle a vidé son sac, on aurait dit des vidanges éparpillées sur le trottoir. Les problèmes ont commencé quand elle a annoncé à son ex qu'elle était enceinte. Il est resté sans mots, mais lui a martelé le ventre de coups de poing en guise de réaction. Sa relation a gangréné tout ce qui lui restait de colonne et elle est finalement tombée, toute molle, dans l'alcool et la grosse dope. C'est en voulant se sortir d'un merdier qu'elle a plongé dans un autre. Elle a quitté le centre de désintox pour l'hippodrome. Elle y a perdu, en plus de la garde de son fils, tout ce qu'elle n'avait pas réussi à perdre autrement. Elle essayait maintenant de rassembler le casse-tête de ses vertèbres pour pouvoir un jour se tenir debout sans tomber. Je me disais que leurs histoires finissaient toutes par se ressembler un peu, que petit à petit ils creusaient des trous partout, dans leur réseau social, leur budget, leur mémoire et leurs bas, jusqu'à creuser un trou assez grand pour s'y enterrer. Au fond de la bouche, j'avais un goût de terre qui me donnait envie de vomir et de pleurer.

Les gens, émus, applaudissaient encore le courage de Manon quand un homme assis à mes côtés s'est tourné vers moi et m'a demandé :

— Es-tu un des gars à Louis ?

Après m'avoir vu acquiescer d'un geste nerveux, il a dit :

— Il nous a fait un sacré beau partage l'autre jour. Il a parlé beaucoup de vous autres. C't'un bon gars, Louis, il vous aime en maudit, en tous cas.

J'ai fait un petit signe de la tête, les lèvres bien scellées pour être sûr que rien ne s'échappe. Je n'étais pas préparé à ça. J'étais venu le supporter et ça devenait insupportable.

On était rendus au gâteau, l'inconfort me coupait l'appétit mais ce n'était pas le moment de jouer les difficiles. C'était sa fête, il avait un an. J'ai vu mon père prendre place devant tout le monde. Il avait la même façon que moi d'être mal à l'aise, de regarder le plancher en jouant avec ses mains et de chercher les bons mots derrière ses yeux pensifs. Fidèle à lui-même, il a été économe de ses paroles. À sa défense, tout le monde dans cette pièce connaissait son passé décomposé. Il s'en est tenu à des remerciements bien sentis. Il a d'abord remercié sa blonde, qui a encaissé sa part de mensonges, essuyé des flaques de honte et qui, malgré tout, l'a aidé à se tenir debout et lui a préparé avec amour ce gros gâteau aux carottes. Quand il a ensuite remercié ses enfants, tout le monde s'est retourné vers moi, à l'arrière, moi qui me croyais transparent. Tous ces yeux rivés sur moi, ces yeux glauques mais compatissants, me sont rentrés dedans comme une volée de flèches, comme des dizaines d'aiguilles à coudre qui voulaient me raccommoier. Il a finalement remercié le groupe, ces gens bienveillants qui l'avaient accueilli sans artifice, a soufflé sa première bougie et plongé la lame du couteau à travers le crémage. Toute la salle a applaudi et s'est levée, je suis resté le cul rivé à ma chaise pliante, tapant ensemble des mains tremblantes. Chaque personne allait le voir, lui serait la main, lui faisait l'accolade avant de repartir avec un morceau de gâteau. Je me suis levé et je suis allé me remplir un verre en styrofoam de café âpre. J'y ai mis deux sucres et trois laits, pour passer le temps et m'occuper les mains. J'ai pris une assiette sur le coin de la table, je suis retourné m'asseoir seul au fond de la salle et me suis forcé à manger ma part. Il était bon mais goûtait un peu salé à cause des larmes qui me coulaient au fond de la gorge.

Sur le chemin du retour et à la maison, il s'est dit peu de mots, sinon des banalités. C'est plus facile quand on a les cordes vocales qui baignent. Dans ma tête, je lui disais que j'étais fier de lui, de son « un an », que je l'aimais et que je ne lui en voulais pas, mais je me croyais incapable de le faire sans rompre la digue. À la fin de la soirée, il était assis dans le salon, écoutant les yeux mi-clos Bernard Derome raconter d'un air blasé que tout va mal un peu partout et que ce n'est pas demain la veille que ça va changer. C'était le moment idéal pour lui dire quelque chose. Je me suis avancé, me suis planté entre lui et la télé, j'ai repensé à Manon, pris une grande respiration et simplement dit :

— Faut que j'aïlle au dépanneur, as-tu besoin de que'qu'chose ?